

PRÉFACE

J'ai cette heureuse impression d'avoir toujours connu Bruno dans ma vie, tant la complicité qui s'est installée entre nous a été spontanée et profonde. Inutile de nous parler des heures pour savoir comment l'autre se sent, un regard et nous basculons dans un fou rire ou la compassion. C'est un géant dans son aspect physique, un côté ogre par sa barbe, ours par sa tignasse. Nous nous sommes croisés en 2008, alors que j'étais maire-adjointe de la ville de Bordeaux, chargée d'assurer la proximité dans un quartier en pleine mutation. Bruno a cherché à comprendre, à réduire les fractures, à soulager les maux, lui, le jongleur de mots, pour redonner de l'espoir. J'ai sur mon bureau la photo nous immortalisant autour d'Alain Juppé à l'occasion de la fête dans ce jardin public abandonné, en bas des tours, qu'il a entièrement organisée. Un pari qui semblait fou à plusieurs et qu'il a pourtant brillamment réussi, recréant un espace d'échanges sociaux et culturels.

La vie, par essence, est faite de rencontres. Bruno est devenu un ami. Il m'a raconté sa vie, je devrais dire ses vies extraordinaires qui forcent mon admiration.

Nous avons en commun la passion du vin. Bruno, lui, est un amateur éclairé qui aime partager ce nectar autour d'un bon repas dont il a le secret et qui sublime les arômes. Il aime rendre hommage à ce breuvage dont la fabrication et l'élevage sont si complexes mais qui nous apporte tant de ravissement quand il est dégusté avec modération, mais avec émotion. Il a su transmettre l'énergie qui meut ses héros et les sentiments qui peuvent traverser les viticulteurs

au rythme des saisons. La vie coûte que coûte, qui puise ses racines dans nos terroirs et la force dans le cœur de nos vigneron. Un vignoble ne s'épanouit qu'à l'ombre de son maître me disait un vieux viticulteur. Le vin est une offrande que nous font nos viticulteurs à la sueur de leur front, la peur aux tripes. Vous découvrirez dans cette saga des personnages attachants que l'on regrette de devoir quitter à la fin du livre. À découvrir sans modération !

Bonne lecture et bon voyage dans notre beau Médoc.

Nathalie Delattre,
vice-présidente du Sénat,
sénatrice de la Gironde

Paul s'agace à regarder les camions de la télévision qui manœuvrent dans la cour, frôlant les rosiers et les poteries d'Anduze. Il n'aurait jamais dû accepter cette interview.

Il regagne son vieux fauteuil en cuir, maintes fois refait, et s'assied à sa table de travail. Il a abandonné les cahiers de comptes que sa grand-mère lui avait appris à remplir, chaque jour, au crayon à papier avant de recompter et d'inscrire à l'encre les chiffres dans les colonnes soigneusement alignées. Il laisse ce soin à son fils, dorénavant.

Cette interview est un embarras. Quel intérêt les gens vont-ils trouver à écouter un vieil homme comme lui, raconter sa vie ?

Simon, son petit-fils, glisse sa tête par la porte. Ses grands yeux bleus ont cette lueur inquiète qu'il a lorsqu'il a fait une bêtise et qu'il vient réclamer la protection de son bon-papa contre les repréailles de la gouvernante ou de ses parents. Il ressemble tellement à son père.

— On vous cherche partout, on croyait que vous étiez parti.

— Non, mais ce n'est pas l'envie qui m'en manque.

— Vous avez vu tout le matériel qu'ils sont en train d'installer ? Les magnétoscopes ont des cassettes énormes et les projecteurs déchirent !

Paul soupire. Les tapis et le mobilier ont résisté à deux cents ans d'usage bourgeois, espérons qu'ils résistent à une journée avec ces Attila de la télévision.

— Il vaudrait mieux que vous descendiez, la dame de la télévision voudrait vous voir.

En bas, Donatien et Marcelle, la gouvernante, gèrent au mieux les techniciens, véritables envahisseurs qui trimballent des tables, des projecteurs, des paravents blancs, des kilomètres de câbles qui traversent le château de part en part avant de finir dans les camions régie et générateurs.

— Quel merdier !

Paul voit déjà le travail de remise en état des pièces après le passage de ces gens qui ne se doutent peut-être pas qu'ils foulent des morceaux d'histoire.

De son histoire.

La journaliste arrive, tailleur blanc et chemisier rouge à cravate. Une jolie femme, trop maquillée pour lui. « Nuit étoilée et femme fardée ne sont pas de longue durée », disait sa grand-mère.

— Bonjour, monsieur le comte, je suis Christine Sakhderit.

— Je suis enchanté. J'aurais aimé que mon fils vous présente, mais visiblement, il est tellement perturbé par votre arrivée qu'il semble en oublier toutes les bonnes manières, veuillez l'excuser, je vous prie.

Le baisemain est effectué d'un mouvement souple qui impressionne la journaliste.

— Où pouvons-nous nous installer pour préparer un peu l'interview ?

— Venez avec moi.

Paul l'invite à le suivre dans les pièces jusqu'à la bibliothèque, contiguë au petit salon qui donne sur la terrasse, protégée par la glycine et le jardin.

— Nous pourrions réaliser l'entretien dehors, sous les tonnelles de rosiers, ils sont magnifiques, qu'en dites-vous ?

— Je voudrais la faire dans la bibliothèque, c'est le seul endroit où je peux voir, en même temps, ceux qui ne sont plus là.

— Vos ancêtres ?

— Oui, mais pas uniquement. Il y a la famille de sang et celle que l'on se construit, qui est choisie.

La journaliste regarde autour d'elle, les étagères pleines de livres reliés, de romans contemporains, d'anciennes éditions, des partitions de musique. Sur la cheminée, des portraits photographiques, en noir et blanc. Plusieurs d'un homme à la beauté singulière, les yeux clairs perdus dans le vague sur un cliché. Sur un autre, il rit aux éclats, torse nu et le pantalon relevé jusqu'aux genoux, en train de fouler du raisin dans une grande cuve en bois. Un autre cadre montre un grand type à la Clark Gable, brun, impeccablement habillé, debout devant une grosse voiture des années 1940, puis le même, décoiffé, la tête sur un oreiller blanc. Il ne sourit pas, il regarde l'objectif avec intensité, peut-être à cause de la personne qui tient l'appareil photographique. Cela ressemble à un moment d'intimité. On le retrouve sur un cliché devant un arbre de Noël, debout derrière un Paul tout jeune avec un enfant dans les bras. Il y a aussi un dessin au crayon, fait sur un menu, semble-t-il. C'est un profil de jeune homme, signé de la main de Jean Cocteau.

— Qui est-ce ?

— C'est moi, j'étais très jeune.

Sur le piano, il y a un cliché. Une dame âgée, allongée dans une méridienne en toile, sous la tonnelle de rosiers. Elle a l'air digne malgré la pose alanguie. Elle sourit. On sent que le photographe la surprend en flagrant délit de repos. Ses cheveux tirés en un chignon serré qui dégage son visage et le regard clair. La journaliste repère un tableau accroché au mur. C'est une femme aux yeux d'une indéfinissable couleur, les cheveux tirés en arrière, le cou étiré accentuant son joli port de tête.

— C'est la même personne ?

— Oui, c'est Zélie de Chabarac des Gasses, ma grand-mère.

— Cette peinture ressemble à un Van Dongen.

— C'en est un, ma grand-mère le connaissait.

La journaliste continue de regarder les tableaux et photographies aux murs ou sur les étagères. Une page d'un journal allemand, daté de 1930. La photographie de l'homme au regard clair, vu sur les autres clichés, est signée de Leni Riefenstahl.

— Qui est-ce ?

— Dieter.

— C'était un nazi ?

— Un soldat allemand, la vérité est plus complexe que cela. Le ton de la jeune femme marque sa surprise.

— Je ne m'attendais pas à trouver la photo d'un soldat du Troisième Reich chez un homme connu pour ses faits de résistance.

— Parce que vous avez des idées préconçues. L'histoire n'est jamais simple, elle est toujours complexe, je le disais, avec des nuances qu'il faut connaître pour la comprendre.

Paul attrape un cliché montrant un groupe. C'est une photo ancienne, prise devant les marches du château. Il se tient debout derrière ces personnes, à côté de sa grand-mère. Il est jeune homme. Il y a des enfants qui ont un air grave. Le personnel des vignes est en bas des marches, puis celui de maison et enfin la famille et les invités. L'ordre social qui prévalait à l'époque avait été instinctivement respecté. 1936 n'avait pas tout éradiqué.

— Elle a été prise pendant l'été 1940. Certains ont disparu, la plupart. Mais pour moi, ils sont toujours là, ils me tiennent compagnie. Cette maison est peuplée de fantômes qui disparaîtront avec moi. Plus je vieillis, plus je sens se rapprocher le jour où je vais les rejoindre et moins je suis inquiet.

— Vous avez le temps d'y penser, vous n'êtes pas si âgé que cela.

— Je ne suis pas pressé, je sais qu'ensuite, j'aurai vraisemblablement l'éternité.

— Vous avez eu une vie formidable, vous avez accompli de grandes choses.

— Mieux que cela, on m'a véritablement aimé.

La porte interrompt la conversation en s'ouvrant. Donatien les rejoint.

— J'espère que je ne mets pas fin à une intéressante conversation, mais si nous devons faire l'interview familiale, je suggère que nous nous attelions maintenant, je dois prendre l'avion pour Paris à dix-huit heures.

— Mon fils est un grand voyageur, il arpente le monde pour vendre nos vins.

— Où partez-vous ?

— New York. Je dois rencontrer un célèbre critique pour le convaincre de venir ici, goûter notre production dans ce château.

— C'est cet horrible bonhomme, bouffi de suffisance, qui exige un vin qui donne l'impression de sucer un jus de planche ! Quelle horreur ! Je ne serai pas là le jour où il viendra, c'est certain.

— Papa, tu es notre emblème, tu seras présent, c'est indispensable.

— On verra.

La journaliste regarde le vieil homme, la crinière blanche, mais drue, s'asseoir sur le tabouret du piano. Il joue quelques accords, ses cheveux indisciplinés encadrant son visage. *Une allure de concertiste*, pense-t-elle. Il referme le clavier d'un coup sec.

— Bon ! On commence ?

— J'appelle la maquilleuse.

Paul lève les yeux au ciel. Lorsqu'il était jeune, un peu de poudre de riz sur le visage d'un homme pouvait l'envoyer en camp, marqué du triangle rose.

— Nous allons faire la partie en commun avec la famille pour libérer Donatien Dubreuil, etc. et ensuite l'entretien en tête à tête avec son père. Allez, en place tout le monde.

La régisseuse fait asseoir les personnes pendant qu'un technicien installe les micros et vérifie leur fonctionnement.

L'interview se fait en présence de Donatien, de son épouse Marie-Françoise et de leur fils, Simon. L'avenir de la viticulture française est au centre des questions, celui des grandes familles de ce qu'on appelle la noblesse de bouchon ou la noblesse tout court, les deux étant, parfois, liées par l'histoire et les intérêts. Paul est assis dans un cabriolet et les autres à côté, sur un canapé. Derrière celui qui endosse le rôle de patriarche, les portraits et photos des fantômes du château. Paul les sent avec lui. Il écoute distraitement son fils, expliquant sa vision stratégique de l'avenir. Son éducation l'empêche de se lever et de partir en disant qu'il s'en fout totalement. Il se renierait en faisant ça, après tout, il a lutté, lui aussi, pour conserver ce patrimoine intact et le léguer à son fils unique. Paul se rappelle les efforts de ses ancêtres pour sauver le vignoble des maladies, des périodes d'austérité après les guerres, suivies d'euphorie commerciale, du travail face à la nature tantôt généreuse, tantôt ingrate, reprenant d'une main ce qu'elle avait donné de l'autre.

— Je ne suis qu'un maillon qui tient d'un côté à ma grand-mère qui m'a légué ce domaine, et d'un autre à mon fils qui prendra ma suite. Le vin n'est qu'une histoire de transmission. Une longue chaîne qui nous lie d'une génération à une autre, à travers les âges. Une passion atavique qui se transmet en héritage.

— Vous en parlez comme d'une histoire d'amour.

— Non, l'amour n'existe qu'avec des êtres vivants, des êtres de chair et de sang. La passion, c'est autre chose.

— L'amour a existé dans votre vie ?

Paul marque un temps d'arrêt.

Il croise le regard de Donatien.

— Je suis très fier de m'appeler aussi Didier, tu peux en parler, Papa.

Marie-Françoise tente d'attirer l'attention de son époux en secouant discrètement la manche de la veste qu'il retire ostensiblement.

— Il n'y a rien dont tu puisses avoir honte, j'ai eu une belle enfance.

Paul s'enfonce dans le cabriolet en toile de Jouy bleue. Il croise les jambes dans cette pose légèrement affectée qu'il a toujours eue, ce signe de détachement élégant qu'il prend lorsqu'il doit faire face à un problème qui se pose en public.

— Vous savez, rien ne me prédisposait à finir propriétaire terrien et viticulteur, j'avais deux domaines dans lesquels je réussissais plutôt bien, malgré mon petit handicap.

— Quel handicap ?

— J'ai une jambe qui n'a jamais voulu devenir aussi grande que l'autre. Bref, j'aurais dû devenir un pianiste émérite ou un nageur de compétition, c'était l'avenir que j'envisageais jusqu'en juin 1940 et que les Allemands décident d'envahir la France...